

L'UN OU L'AUTRE



Le docteur. — Comment sont les douleurs aujourd'hui ?

Le malade. — Pas mieux...

Le docteur. — Alors ne prenez plus aucune de ces pilules.

Le malade. — Mais je n'en ai pas pris une seule, docteur.

Le docteur. — Ça n'est pas étonnant alors ! Prenez-en suivant ma précédente ordonnance.

CONTE FANTASTIQUE

(Pour le SAMEDI)

I

Il allait dans le bois sombre, loin, bien loin de sa pauvre demeure, seul avec le grand ciel nuageux, marchant sur un sol glacé, pareil à un suaire sans fin.

Son front hâlé semblait inquiet.

Revêtu d'une vareuse de laine noire qui lui donnait le mystérieux aspect d'un fantôme ; et, sa tête chevelue en retrait sous un énorme béret, il marchait à travers les sentiers muets, comme une bête fauve qui se hâte de regagner son antre pour s'y blottir. Il ne riait plus.

Son front s'était recouvert d'une teinte de mélancolie ; sans songer qu'il avait ri tout à l'heure de ce qu'on appelle revenants, gnomes, feux-follets, lui le gars robuste, il se taisait, peut-être parce qu'il avait raillé la naïveté bizarre de ses amis.

Mais il ne riait plus, et il restait seul, bien seul, avec le grand ciel nuageux, marchant sur un sol glacé, pareil à un suaire sans fin !

II

Ses amis avaient trouvé ses plaisanteries fades : personne n'avait souri, personne n'avait trouvé spirituel son sarcasme, et, perplexe, le gars robuste s'était tu.

Il regagnait maintenant sa lointaine demeure, seul, toujours seul avec le ciel nuageux, sans regarder les chênes énormes, dressant leur tête que la nuit rendait fantastique.

Quelques ormes semblaient étendre leurs bras nus et décharnés pour saisir convulsivement le sol blanchi ; d'autres, dont le front ployait sous le givre hivernal, se courbaient devant la majesté du ciel, barraient le passage, obstruaient les sentiers, enlaçaient de leurs branches ceux qui passaient ; d'autres enfin, froids, raidis, silencieux comme des moines, semblaient revêtus de blanches cagoules...

Il avançait toujours, seul, loin, bien loin encore de sa pauvre demeure ; aucune bise n'effleurait sa figure ; son front s'était penché vers le sol, et sans songer à ce qui s'était passé quelques heures auparavant, il allait, pensif et morne comme la nuit !...

Mais son esprit, hanté par mille pensées, errait ; ses yeux ne voyaient pas, dans la nuit, les fantômes muets et blancs qui l'entouraient.

Comme il marchait vite, très vite, sans détourner la tête pour voir si on le poursuivait, il ne remarqua pas, non loin de lui, quelque chose de vague, de long comme un suaire, de svelte comme un elfe guettant sa victime, de roide comme un glaçon, de silencieux comme les étoiles du firmament, de blanc comme les vieux chênes recouverts de givre.

Plus pâle que les vieux arbres qui semblent lever haut leurs fronts couronnés et dont les pieds foisonnent en émeraudes glacées, le jeune homme allait dans le bois sombre, loin, bien loin de sa pauvre demeure, seul avec le grand ciel nuageux, marchant sur un sol glacé, pareil à un suaire sans fin !...

III

Comme il avançait toujours, pensif et sans lever les yeux, il se heurta tout-à-coup à un vieux chêne rabougri, dont les rides étaient hideuses. Il fit halte.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté ses amis, il trembla.

Ses railleries fades de tout à l'heure lui revenaient à l'esprit.

Un nuage passa devant ses yeux ; un long frémissement s'empara de tout son corps ; il eut peur !...

Et comme il voulait avancer, loin, toujours plus loin sur le givre blanc, un bruit s'éleva dans le silence de la nuit, les branches endormies frémirent comme un arc qui vibre et le gars robuste resta ankylosé sur le sol, stupide et béat !... Voici ce qu'il vit :

Sous le ciel brumeux, non loin d'un blanc tertre qui dévalait du chemin poudreux, s'avancait, pâle et revêtu d'une blanche cagoule, une forme vague et sinistre.

Un long cortège, dans lequel on remarquait des elfes, des gnomes enfouis dans de ténébreuses gandouras faites de nuages fugitifs, suivaient lentement.

Les fantômes muets avaient aussi la figure cachée à demi.

Leurs yeux disparaissaient sous de longs cils noirs, yeux de démons, brillants comme un coup de feu dans des broussailles ; puis comme un

souffle fantastique, ils suivaient en cadence le fantôme pâle, toujours majestueux dans la nuit !

Les gnomes avaient la tête recouverte de burnous rouge feu, ce qui leur donnait l'aspect de petits lutins horribles, laids et peureux.

Ceux-ci marchaient immédiatement après le fantôme, encensant ce dernier.

Puis venait le cortège des longs suaires, vagues, apparaissant comme un songe auquel se mêlait de temps en temps la lune aux pâles reflets.

Un nuage blanc entourait le cortège, et, un parfum acre, mauvais, s'exhalait de la bouche puante des fantômes. C'était horrible !

Le funèbre cortège avançait toujours, murmurant bas, bien bas, quelque chant qui se perdait dans le lointain.

Blotti derrière un énorme chêne, le gars regardait. Il vit le cortège s'arrêter.

Pâle et défait, il attendait, songeant que dans cette nuit de novembre, une croyance transmise par les aïeux et les bis-aïeux nous dit que les mânes des défunts rôdent autour des demeures en quête de prières pour leur âme souffrante.

Mais il n'osait prier, lui, le gars robuste ; ses lèvres se collaient ensemble, glacées et livides.

La neige lui paraissait un horrible prie-Dieu.

Il n'osait s'agenouiller devant le cortège mortuaire pour dire un seul mot de réparation.

Il voulait marcher plus loin, mais l'engourdissement de la frayeur le clouait au sol ; il commençait à neiger et les flocons, amoncelés autour de lui, le faisaient disparaître peu à peu. Il demeura immobile.

Traqué comme une bête fauve, il se sentait perdu : il n'y avait aucune puissance humaine pour le secourir, puisque ce soir là, personne n'osait s'aventurer seul dans les grands bois après huit heures du soir.

Le fantôme qui conduisait le cortège, dit :

« Cette nuit m'appartient. Jamais les vivants n'ont osé se hasarder à roder dans ce séjour des morts après que la nuit est descendue sur les plaines. Aussi, celui dont la témérité irait jusqu'à usurper ces lieux funèbres, s'en tirerait-il, quitte à trembler dorénavant au souvenir de la forêt hantée. Mais celui qui odieusement crache sur mon nom en souillant de sa bave impure ma tombe sacrée, celui-là, fut-il cet aigle qui plane et qui ose regarder en face le soleil ; celui-là, fut-il le roi des bois sombres ; fut-il le roi de ces pâles figures de lutins qui m'entourent, il mérite le plus terrible des châtiments : l'affront ne se paye que par l'affront ! »

Et le fantôme s'avancant, souffleta cruellement le gars : lentement le cortège imita le blanc suaire.

Comme foudroyé, celui qui quelques heures avant s'était ri des revenants, s'appuya sur un tronc grimaçant ; ses mains se crispèrent comme malgré elles, bleuisant sous le froid qui devenait intense ; sa bouche entr'ouverte ne put proférer une parole : ses genoux ployèrent et s'enfoncèrent dans la neige qui tombait maintenant en abondance.

Le beau garçon ne put se relever pour conti-

HEUREUX HASARD



Le mari. — Tous mes papiers de valeur ont été volés.

La femme. — Oh mon pauvre Jean et ont ils pris l'argent ?

Le mari. — Non ! C'est toi qui l'avait.